



La ballade de Narayama

Narayama Bushiko

de Keisuke Kinoshita

Fiche technique

Japon - 1958 - 1h40
Couleur

Réalisateur :
Keisuke Kinoshita

Scénario :
Keisuke Kinoshita
d'après le récit de
Shichiro Fukazawa



Kinujo Tanaka et Seiji Miyaguchi

Musique pour *Joruri* :
Matsumosuke Nozawa
Musique pour *Nagauta* :
Rokusaemon Kineya

Interprètes :
Kinuyo Tanaka
(Orin)
Teiji Takahashi
(Tatsuhei, son fils)
Yuko Mochizuki
(Tamayan)
Danko Ichikawa
(Kesakichi)
Keiko Ogasawara
(Matsuyan)
Seiji Miyaguchi
(Matayan)

Résumé

A la fin de l'Ére Edo, dans un petit village de montagne. La vieille Orin va bientôt avoir soixante-dix ans, et comme le village l'exige, elle se prépare pour son ultime voyage. Orin doit en effet se soumettre à une tradition ancestrale qui veut que, pour éviter la famine, les vieillards partent se sacrifier au sommet du Mont Nara.

Orin est encore alerte et pleine de vie. Elle ne remet pas en question son sacrifice, mais souhaite régler divers problèmes avant son départ. Elle aimerait notamment trouver une nouvelle épouse à son fils Tatsuhei, jeune veuf père de famille. Ce sera chose faite avec Tamayan, jolie jeune femme du village voisin. Orin et Tamayan sympathisent, et la vieille femme n'hésite pas à lui apprendre quelques «trucs» pour mieux vivre au village.

Bientôt pourtant, Orin doit partir. Jugeant que son physique trahit trop sa bonne santé, elle n'hésite pas à se casser les dents de devant. Après les dernières instructions

du conseil du village, Orin se prépare. C'est son propre fils qui va l'accompagner au sommet de Narayama. La dernière ballade commence, mais Tatsuhei est extrêmement réticent face à l'idée que sa mère doive se sacrifier...

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Critique

Poème visuel fascinant

Dans la première version (1958) de **La Ballade de Narayama** - dont le remake de Shohei Imamura remportera la Palme d'or de Cannes en 1983 -, Keisuke Kinoshita pousse à l'extrême son goût de l'expérimentation formelle en traitant ce roman de Fukazawa à la façon d'une pièce de kabuki, dans des décors magnifiquement stylisés, au son du joruri, du chant nagauta, dont les paroles furent écrites par le cinéaste. L'histoire «exemplaire» de la vieille Orin, qui, par respect pour la tradition, force son fils Tatsuhei à la porter sur son dos jusqu'au sommet du mont Narayama, afin d'y mourir pour n'être plus à charge de la communauté paysanne, y devient un poème visuel fascinant en CinémaScope et Fujicolor, sans rien perdre de son humanité première. Kinuyo Tanaka, l'interprète favorite de Mizoguchi, est bouleversante dans le rôle d'Orin, aux frontières du réel et de la légende. Mais l'intérêt du film, au-delà du récit lui-même, réside dans la prouesse technique d'un studio qui n'excluait pas les recherches formelles au sein d'un système assez conservateur. Kinoshita rappelle d'ailleurs que le grand patron de la Shochiku était d'abord hostile au projet, mais lui donna le feu vert après l'énorme succès public du **Phare** (1957). La stylisation proprement fabuleuse de **La Ballade de Narayama**, ses changements de décors à vue repris du kabuki, son traitement inhabituel de la couleur évoquent étrangement les partis pris esthétiques d'un Minnelli à la MGM, dans **Un Américain à Paris**, ou surtout **Brigadoon** : comment recréer artificiellement un environnement naturel en studio sans tomber dans le «faux».

La Ballade de Narayama demeure

aujourd'hui un film unique, dont l'esthétique de studio s'oppose radicalement à celle, naturaliste, de la version d'Imamura, que Kinoshita ne considère d'ailleurs pas comme «une œuvre d'art», mais comme un film aux limites de la pornographie...

Max Tessier
Le Monde - Juin 1996

Dans les années 50, le cinéma japonais fascinait les Occidentaux. **Rashomon**, d'Akira Kurosawa, enthousiasmait les festivaliers à Venise, en 1951, et **La Porte de l'enfer** (qui ressortait en salle le 19 juin), de Teinosuke Kinugasa, remportait la Palme d'or à Cannes, en 1954. (...) **La Ballade de Narayama** (1958), à l'intérieur du système de production classique, joue au contraire de toutes les audaces. Keisuke Kinoshita adapte un roman, de Shichino Fukazawa, qui a fait scandale deux ans plus tôt. La vieille paysanne Orin, qui a atteint 70 ans, demande à son fils de la porter en haut d'une montagne afin d'y mourir, ainsi que l'exige la tradition. Le sujet a divisé l'opinion : le sacrifice d'Orin est-il indigne et barbare ou noble et généreux ?

On connaît le film que Shohei Imamura avait tiré de cette fable et qui avait remporté la Palme d'or en 1983. Version naturaliste qui insiste sur la cruauté de la situation et la férocité des villageois. Vingt-cinq ans plus tôt, Keisuke Kinoshita, avait, au contraire, opté pour l'ellipse et l'allusion. L'histoire est contée à la manière d'un spectacle de kabuki : avec narrateur, chants et musique omniprésents et, le plus surprenant, changements à vue des décors qui font passer, en quelques secondes, d'un intérieur feutré à une splendide campagne... de carton-pâte. L'aspect artificiel des décors et le jeu très subtil des couleurs créent une étonnante dimension poétique.

A l'instar de Hollywood et de ses comédies musicales de la même époque, la recherche esthétique poussée (pour beaucoup devenue assez kitsch), bénéficie alors du grand confort des studios : «*Ce fut mon projet le plus coûteux*, dit Keisuke Kinoshita. *Les décors étaient gigantesques. J'occupais huit plateaux, et le tournage a duré plus de trois mois...*» Cet inédit a marqué une date dans l'histoire du cinéma japonais. C'est aussi, aujourd'hui, un très beau film où les partis pris visuels traduisent avec délicatesse les sentiments inexprimables des personnages.

Philippe Piazza
Télérama n°2422 - 12 Juin 1996

Propos du Réalisateur

J'apprécie beaucoup le Kabuki et je voulais absolument faire une fois un film dans ce style. Mais c'est à peine si l'on trouve un matériau qui se plie à l'adaptation. Dès que je lus *Narayama Bushiko* de Shochiro Fukazawa, je pensai que ce livre se prêterait bien à une transposition Kabuki. C'est une histoire dans le style des vieilles légendes, et c'est une horrible histoire. Je ne tiens pas à montrer l'horreur d'une manière directe et réaliste. Le style irréaliste du kabuki me paraissait donc l'approche la plus appropriée.

(...)Le montage d'un des décors dura une semaine pour deux, trois heures de tournage. Au moins ne dépendait-on pas du temps. En extérieurs, à peine commence-t-on à tourner au soleil que des nuages s'empressent de le cacher, ou inversement. Cette fois-ci, je pouvais enfin régler l'éclairage à ma guise. Le style Kabuki exige de travailler entièrement en studio. C'est un de ses avantages principaux, qui entraîne la possibilité de contrôler toutes les circonstances de la réalisation.

J'ai utilisé la lumière comme un élément de signification symbolique. Les paroles des chants sont de moi, la musique de Shamisen (*instrument à trois cordes pincées*) a été écrite par un compositeur de bunraku (*théâtre de marionnettes*), le chanteur est un des plus grands maîtres de nagauta (*chant noble*) du Japon.

J'ai vu à la télévision l'adaptation de Shohei Imamura. Je ne l'aime pas, le film est trop pornographique. Cette histoire n'a pourtant rien à faire avec le sexe, mais Imamura la raconte comme si c'était la seule distraction de ce village, de telle sorte qu'ils ne cessent de faire des enfants et finissent par avoir de moins en moins à manger. Je ne considère pas ce film comme une œuvre d'art. A Cannes, les gens ont dû être perplexes. Ils ont trouvé cela bien exotique et les Japonais dégoûtants.

Dossier Distributeur

Le réalisateur

Keisuke Kinoshita est né le 5 Décembre 1912 à Hamamatsu. Ses parents déménagent à Nagoya, où ils tiennent une épicerie. L'enfance de Kinoshita est heureuse, protégée par l'amour de ses parents, qui perdent deux enfants en bas âge. Agé de cinq ans, il est victime de la grippe espagnole. Condamné par le médecin, il survit grâce aux soins désespérés de ses parents, dont la fierté dans le travail, le zèle, l'honnêteté et l'amour familial vont déterminer les valeurs du cinéaste et le contenu de l'oeuvre. Kinoshita était ainsi prêt pour travailler avec le producteur Shiro Kido, dirigeant de la grande compagnie «Shochiku», qui dirige la production de ses films dans les Studios Ofuna, caractérisés, selon les propres dires de Kido, par «un réalisme du quotidien qui envi-

sage l'existence dans une perspective faite de bonne humeur et d'espoir». Kinoshita partage en effet avec Yasujiro Ozu le goût de la pureté, des bonheurs et des vertus simples ; comme Ozu, il aime chez les femmes «celles qui vous donnent l'impression qu'elles sont propres même entre les doigts de pieds»...

Pendant la guerre, les bombardements détruisent l'épicerie familiale et ses cinq succursales. Atteinte d'une hémorragie cérébrale pendant les attaques aériennes, sa mère devient impotente et Kinoshita doit prendre soin d'elle, jusqu'à sa mort en 1948. Son père meurt en 1953, dans sa propre maison. Dès lors, la vie de Kinoshita se confond avec le travail. Il réalise son premier film en 1943 à la Shochiku, pour laquelle il met en scène 48 films jusqu'en 1986, date à laquelle il se consacre essentiellement à la télévision.

Dossier Distributeur

Filmographie

Rikigun 1944
Infanterie

Osoneke no asa 1946
L'aube de la famille Osone

Onna 1948
Femme

Shozo
Le portrait

Ojosan Kampai 1949
Un toast pour la demoiselle

Shinshaku Yotsuya Kaidan 1-2
Histoire de fantômes japonais

Zenma 1951
Le bon Démon

Karumen kokyo ni kaeru
Carmen revient au pays

Nihon no higeki 1953
La tragédie du Japon

Onna no sonno 1954
Le jardin des femmes

Nijushi no hitomi
Vingt-quatre prunelles

Toi kumo 1955
Nuages lointains

Nogiku no gotoki kimi nariki
Elle était comme un chrysanthème sauvage

Yuyakegumo 1956
Nuages au crépuscule

Yorokobi mo kanashimi mo iku
Le temps de la joie et du chagrin

Narayama Bushiko 1958
La ballade de Narayama

Sekishuncho 1959
L'oiseau des printemps révolus

Fuefukigawa 1960
La rivière Fuefuki

Shito no densetsu 1963
La légende d'un duel à mort